

Journal d'un poilu

La guerre de 1914-1918 vécue par François Arnollet

Le journal de François Arnollet a pu être constitué grâce à un carnet de combattant et de correspondance. L'essentiel est présenté sous forme de journal par Michelle Arnollet en 1986.

...jeudi 15 octobre 1914

C'est demain qu'on part pour la biffe...Impression ? Je suis content parce que l'on partira plus vite pour là-bas vers les Alboches. Je pense à tous les miens. Reverrai-je seulement mes parents et amis ? La dernière fois que je les ai vus, j'ai essayé de graver leurs traits dans ma mémoire. Je les ai embrassés bien fort, car un pressentiment semble dire que je ne les reverrai jamais. Mais les pressentiments peuvent être faux. On se les forge si facilement ... Je veux rester digne de mes parents et si je meurs, mourir en digne fils et digne français. Allons, je suis triste, il faut surmonter cette tristesse ... il faut la cacher, n'écouter que la force qui me pousse vers le devoir. Bientôt je partirai, j'ai besoin de tout mon courage, non pour éviter de reculer ce qui ne serait pas bien, mais pour ne pas partir le cœur moins libre et moins gai de servir vraiment la France, ma France, notre France.

...vendredi 16 octobre 1914

Aujourd'hui grand jour. On irait, dit-on, à Bourgoin, patelin inconnu. On va toucher le premier repas froid du régiment. Quand toucherons-nous l'autre, celui *ou ceux* qui nous soutiendra jusqu'au terrain des opérations. Quand ? On part le cœur serré en pensant aux amis que l'on s'est fait ici, mais on leur crie de tout cœur : à bientôt !

...samedi 17 octobre 1914

On se croit installé à Bourgoin. Boum ! il faut repartir à Chambalud (Isère) mardi prochain. En attendant, on nous trimballe de la caserne au cinéma où nous coucherons ce soir sur la paille, du cinéma à la cuisine où l'on pèle des

patates, de la cuisine audit cinéma, dudit cinéma au magasin d'habillement. C'est charmant ! avec çà, le mauvais temps et les chemins boueux ... On aura sommeil ce soir d'autant que l'on n'a pas dormi la nuit précédente à cause du froid. Accueil souriant des réservistes qui sont incontestablement plus « chics » que ceux de l'artillerie.

Chambalud (Isère) dimanche 18 octobre 1914

J'ai 21 ans ! ... Lettre à mes parents. On coud, on lave, on répare. Ça fait passer le temps et nos pauvres frusques en ont besoin. Ce matin revue du cantonnement. Du balai !

Camp de la Valbonne (Ain), 20 novembre 1914

Première neige à la Valbonne. L'hiver sera probablement dur cette année à en juger par le froid qui nous gèle. Lettre des parents. Chers tous, que font-ils maintenant ?

Villers-Bretonneux (Somme), 13 février 1915

Je suis ici depuis jeudi soir, cantonné dans une grange grande comme un mouchoir de poche où nous logeons cinquante. Les Allemands sont du reste passés ici. On se bat à 17 kilomètres plus loin. Nous devons partir à midi pour aller à 3 kilomètres d'ici dans je ne sais quel petit patelin. Partirons-nous avec cette pluie continuelle qui dure depuis plusieurs jours ? Je ne sais pas encore, en tout cas on s'y prépare.

Nous n'avons pas encore vu l'ennemi, mais par contre, nous avons vu quatre avions français prendre leur vol hier pour aller vers les lignes.

On raconte par là que nous attendons le beau temps pour reprendre l'offensive. Qu'en est-il ? c'est fort possible, mais s'il fallait faire crédit de tous les bruits qui courent ... Toujours est-il que nous sommes dans le secteur du 22^{ème} et du 99^{ème} de ligne, derrière eux à quelques kilomètres. On ne juge pas à propos de les renforcer pour le moment ; il faut croire que çà ne va pas trop mal. L'ennui est la question PROPLETE ... Impossible d'être propre. On nous fait faire des choses très salissantes et l'on manque d'eau. Je n'avais pu me laver de trois jours, çà été un vrai délice de pouvoir le faire ce matin. De plus, nous sommes couverts de boue avec cette pluie. Heureusement avant de quitter Meximieux, j'ai acheté de la graisse Paulin, absolument nécessaire par ici.

Mais tout est pour le mieux dans un mode assez bon ; nous ne sommes pas trop malheureux.

Morcourt (Aisne), 20 février 1915

Je suis toujours ici en attendant les évènements. Il pleut, il pleut bergère ... Hier nous avons eu marche-manœuvre. Nous sommes allés dans un petit village à 6 kms d'ici appelé Sailly-Laurette. Nous avons figuré l'organisation de la défense de ce village. Avant-hier, on nous a montré les tranchées de seconde ligne faites non loin d'ici et on nous a fait traverser un des réseaux de fils de fer qui en défendent les abords afin de connaître la difficulté qu'il y avait à le faire sous le feu de l'ennemi.

Aujourd'hui, repos toute la journée. On doit nettoyer les cantonnements. Ces cantonnements !... Le mien en particulier est une ferme avec une petite cour intérieure. Naturellement comme partout ici, le terrain est « molasseux ». On enlève la boue, il pleut deux heures après, et c'est à recommencer. Avec cela, la cour est pleine de fumier, on nous commande de l'enlever, mais le proprio crie, proteste parce qu'on lui a enlevé ce qu'il a de la peine à « fabriquer ». Tableau !... et c'est toujours la même chose.

A ce moment, j'entends venir le capitaine qui passe la revue, mais il n'y a pas de danger qu'il monte ici, il serait obligé de grimper sur l'échelle pleine de boue qui conduit à mon poulailler. Nous couchons sur la vieille paille boueuse et humide de la pluie qui tombe à travers les tuiles disjointes et brisées de la toiture. N'importe, nous sommes bien.

Lihons-en-Santerre (Somme), 9 mars 1915.

Me voici dans les tranchées. Je suis arrivé avant-hier matin à 5 h. pour relever le 140^{ème}. Nous sommes en avant de L. petite ville absolument détruite par les obus boches qui la bombardèrent il y a quelques mois. Quelles ruines !

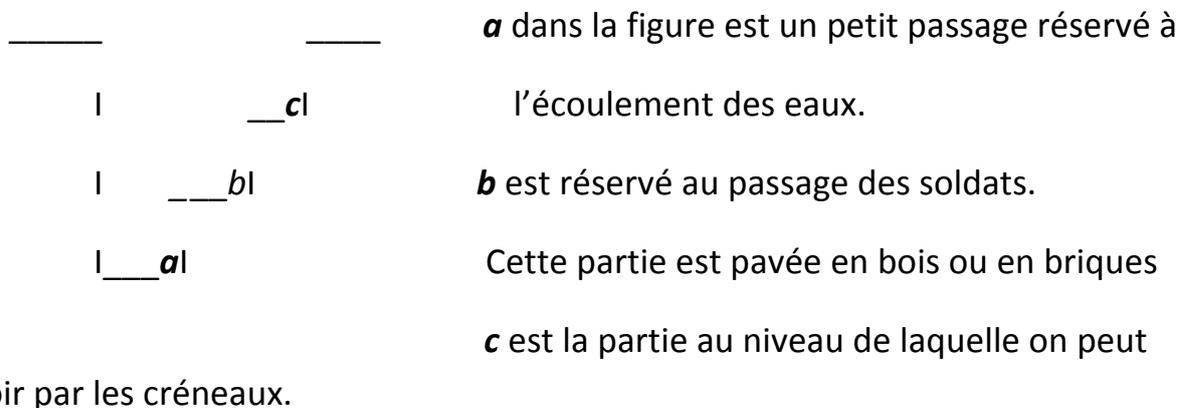
Notre tranchée va du nord au sud et est située à 80 m. des tranchées ennemies qu'elle surveille ainsi que la route de C... C'est très bien installé. Du reste, il y a plus de cinq mois que Français et Allemands sont ainsi nez à nez. Ils ont eu tout le temps de creuser le terrain.

Je suis en ce moment dans un abri qui nous sert de chambre à coucher, salon, salle à manger, etc. Cet abri est protégé par une couche de liteaux et de poutres, une de fascines, une de terre, une de rondins et une de terre. Deux

poêles nous préservent tant bien que mal du froid.

Nous remuons toujours de la terre, nous complétons nos défenses, nous les perfectionnons. Nous avons ainsi une foultitude de créneaux avec plusieurs périscopes pour éviter aux sentinelles de recevoir des coups de fusil en se montrant.

On veille avec soin. Il y a les sentinelles, les caporaux de quart et les sergents de quart, il y a les rondes, il y a les alertes. Toute la journée çà tiraille. Chaque homme doit avoir 150 cartouches et pif paf. On entend passer au-dessus de soi les balles qui chantent leur musique, mais c'est peine perdue. A moins d'une imprudence, les tranchées sont trop hautes pour que les balles ne viennent pas s'enterrer. Du reste voici le dispositif d'une tranchée :



Comme on craint qu'en circulant là-dedans des balles traversent les créneaux, on a créé le passage **b**, un soldat passant par là ne peut être atteint. Quant à l'eau, son écoulement se fait par **a**. De temps à autre une pompe dont le tuyau passe par-dessus la tranchée vide cette eau au dehors.

Comme on peut le voir, nous sommes bien installés et avec les fils de fer qui nous protègent au-dehors, il est difficile de nous surprendre.

La nuit, pour éviter les surprises, on lance de part et d'autre des fusées qui éclairent l'espace situé entre les Allemands et nous. Il y a également des deux côtés des postes d'écoute.

L'eau (potable s.v.p.) manque. Toutes les eaux sont contaminées. Il y a en effet des cadavres un peu partout, et des cadavres datant d'il y a six mois !... Aussi on fait une chose : on ne boit pas d'eau.

En tranchée, 10 mars 1915.

L'autre jour un sergent du 140^{ème} m'a dit que nous étions dans le secteur le plus calme. Il y a bien de temps à autre des duels d'artillerie entre 77 et 75, mais nous n'avons pas encore été bombardés. On entend les obus passer au-dessus de nous : pan !...zzz... boum ! Les coups plus secs du 75 répondent à ceux de 77 et c'est tout.

Nous sommes très heureux ici, bien tranquilles. C'est à qui des Boches ou de nous coupera le tuyau de la pompe ennemie, amusement plutôt que lutte, car d'un côté comme de l'autre le dégât est encore assez vite réparé. Il est vrai que ces braves têtes carrées ont plus d'eau que nous et que par conséquent les dégâts sont plus ennuyeux pour eux : c'est le côté rigolo de l'histoire. Ainsi en plein jour, quand le tireur adverse est par trop maladroit, l'une ou l'autre tranchée se montre des balais par-dessus les créneaux.

Nous sommes ici pour cinq jours, je crois. Ensuite, nous aurons cinq autres jours pour nous reposer à A... village assez important. Après ce repos, reviendrons-nous ici ? je le souhaite, mais n'en sais absolument rien.

De nouveau pour moi : mon sergent malade et soigné à A ..., je fais les fonctions de sergent, ce qui ne me procure pas plus d'avantages que de désavantages. Nous avons en face de nous pour le moment, si je ne me trompe, des Bavarois et des Autrichiens qui doivent succéder aux Pruscos. N'importe, la terre est épaisse et nous ne risquons pas trop.

Il se fait tard et je dois veiller de minuit à 3 h. J'en profite pour écrire. La poste fonctionne plus ou moins bien, comme notre « jaffe » du reste. Est-ce « jaffe » ou « japhe » ? c'est un mot du dictionnaire des poilus. Il y a la « jaffe », le « pinard » (vin), la « boule » (pain), la « barbake » (viande), etc.

Le feu ronfle ; les poilus en font autant. Ils tiraillent tant soit peu, mais c'est l'habitude et l'on n'y fait plus attention.

Morcourt (Aisne), 12 mars 1915

Je viens d'arriver à M ... après cinq jours de tranchées. Mes premiers jours ! Contrairement à ce que j'avais prévu, nous avons pris notre repos là où nous étions il y a cinq jours, et non à A ... Ce qui fait que nous nous sommes appuyés 17 kms pour se reposer !...

Nous avons donc quitté les tranchées ce matin pendant qu'il faisait encore nuit. Cela fait un drôle d'effet de ne plus entendre siffler les balles, car j'en avais pris l'habitude. Nous l'avons vu avec plaisir ce départ ... Hier dans l'après-midi, un

capitaine du 2^{ème} d'artillerie était venu assister aux effets d'un tir de réglage sur les tranchées ennemies. Le tir d'efficacité devait être pour aujourd'hui. Ce sera le 140^{ème} qui assistera à la danse, perspective plus ou moins agréable, puisque en prévision de la réponse des 77, on fait rentrer tous les hommes dans les abris, les sentinelles exceptées bien entendu. La batterie française en a eu pour un quart d'heure : arrivée des officiers au périscope, installation du téléphone, etc. tout compris. Puis, quelques obus : zzzz ... boum !, et c'est tout.

Avant de partir, j'ai fait une petite opération très intéressante à 3 h. la pose des fils de fer pour consolider notre réseau. Avec quatre hommes ça a été fait en 20 minutes et sans danger. Voici le modèle de ces fils de fer. Il y a un chevalet en bois assez long et assez bas dont les extrémités se tiennent à l'aide de fils de fer

On les pousse devant soi et on les relie par de mêmes fils de fer. J'en ai placé quatre entre deux étangs. Nous progressions à plat ventre et à chaque éclatement de fusée, nous prenions l'immobilité des morts. Quelques balles passaient en miaulant au-dessus de nos têtes, mais elles étaient toujours trop haut. Et maintenant, je suis au repos, heureux d'avoir un ordinaire un peu meilleur grâce au dernier colis. Je vais avoir par la suite à me nettoyer sérieusement : mes souliers, mes molletières, ma capote à laquelle la terre a donné une teinte kakie.

Récourt (Meuse ?), le 13 mai 1915

Me voilà maintenant au patelin où j'étais avant, relevé par mon ami DESTREL dans la surveillance des travaux de tranchée. Suite à ce changement de cantonnement, j'ai pu dormir cette nuit sur la paille et rattraper ainsi un gros retard ... C'est curieux comme l'on devient content de peu en campagne ! Cependant on garde encore l'art des nuances : on préfère quelques bonnes bottes de paille au plancher nu d'une vieille baraque à courants d'air, c'est presque du sybaritisme, et malgré tout on n'a pas honte. Il faut dire que l'on est jeune. Rien de bien nouveau à R... Nous y sommes revenus hier au soir vers 8 h. Il faisait un ciel magnifique où les fusées se mêlaient aux étoiles. Chose tout à fait curieuse : point de coups de canon pour troubler le calme de la nuit. On se serait cru à 100 kms du théâtre de la guerre. Ça fait du bien, il est si reposant de ne plus entendre le tintamarre des marmites françaises ou

allemandes. On vit alors pleinement, on a la paix et l'on sent toute la douceur des journées que l'on passera après la guerre.

Les Eparges (Meuse), 17 juin 1915

Bien des évènements viennent de se dérouler. J'étais jusqu'alors dans les tranchées de R ... devant St M ... Je suis maintenant aux E ... Les choses se sont passées ainsi :

Brusquement et sans que l'on s'en doutât le moins du monde, nous recevions l'ordre le 10 courant, de prendre nos cliques et nos claques et de laisser le terrain libre à un autre régiment. Nous redescendions donc le soir même de ce jour à R... et le lendemain nous partions en automobile de P ... petite localité située à quelques kilomètres de R... Le soir, nous étions à V ... Le 16 à 1 h. du matin, nous levions l'ancre pour les tranchées où nous arrivâmes hier soir à minuit.

Ici, pour le moment, çà n'a pas l'air bien mauvais moyennant (ce que je recommande à mes hommes) beaucoup de prudence. Les tranchées ne sont pas aussi confortables qu'à L ... ou à C ..., il faut savoir se faire au terrain et l'on s'y fait. L'ennuyeux est de ne pouvoir fumer la nuit, mais c'est supportable.

Id. samedi 19 juin 1915

Avant-hier au soir, les Boches nous ont fêté l'anniversaire de Waterloo. Bombes, obus, balles, fusées, mines, tout cela faisait un vacarme épouvantable pour rien du tout. Aucun blessé heureusement, mais quel curieux feu d'artifice tout de même !

Nous sommes pour le moment dans une drôle de position, cela s'appelle « seconde ligne ». L'endroit est très étrange : un petit ravin appelé « Ravin de la mort » où sont enterrés 1600 hommes. Vers le milieu de ce ravin, commence une forêt macabre dont les arbres sont effeuillés, ébranchés, massacrés, il n'en reste plus que le tronc, on dirait une forêt de poteaux télégraphiques, et le soir à la lumière de la lune ou à la lueur verte des fusées, cette forêt a une drôle d'allure. Au-dessus du ravin bien protégées contre l'artillerie, se trouvent nos cabanes où nous nous ennuyons à qui mieux mieux toute la journée. Notre principale occupation est de dormir, car on veille toute la nuit. Corvées d'un côté, corvées de l'autre, tout en effet ne peut se faire que de nuit. On dort du

reste comme on peut, étant réveillés à chaque instant pour tout et pour rien. On attend patiemment que la guerre finisse.

Id. 20 juin 1915

Il est midi, le soleil tape dur sur les tranchées. La canonnade a repris et au-dessus de nos têtes le va-et-vient incessant des obus se mêle au bourdonnement monotone des nombreux essaims de mouches jouant dans la tranchée. Qu'il est bizarre de vivre cette vie par ces superbes journées de juin ! Il semble que l'on rêve, que c'est un cauchemar, mais détonations et explosions sont là pour nous convaincre qu'il n'en est rien.

La détonation rageuse du 75, l'explosion brutale des marmites ennemies ... musique inoubliable pour ceux qui l'ont entendue d'à-côté.

Dieu, que les mouches sont ennuyeuses ! Et il y en a ... c'est une vraie peste ; l'on a beau semer le chlore à pleines mains, partout où l'on passe, elles se multiplient. Enfin, c'est encore là le moindre de nos soucis.

Id. 25 juin 1915

Je suis dans un secteur dont on a recommencé à parler dans les journaux. Après avoir fait deux jours de tranchées de 1^{ère} ligne, deux jours de 2^{ème} ligne, deux autres plus pénibles que les précédents en 1^{ère} ligne, je suis maintenant au repos en 3^{ème} ligne assez près tout de même de l'ennemi, occupé par de multiples corvées qui se succèdent incessamment de jour et de nuit. Nous espérons bientôt être envoyés au vrai repos si c'est possible, car le secteur est un peu agité. Ce repos nous fera plus de plaisir qu'aucun des repos que nous avons eus jusqu'à présent. Le temps a changé par ici : il pleut et nous avons une boue épaisse gluante, collante. Les nuits sont assez fraîches, aussi l'on prend des précautions contre le froid.

Il m'a été absolument impossible d'écrire régulièrement ces jours-ci. Hier particulièrement, j'étais presque fou. Il y avait six nuits, oui six ! que je n'avais pas dormi : gardes, rondes, corvées, etc ... On préfère ne pas dormir et être sûr que le service se fait. J'ai pu ENFIN dormir cette nuit de minuit à six heures, tranquille comme Baptiste. Le moral est bon. Tout en souhaitant que cela finisse bientôt, je prends tout cela de mon mieux, c'est-à-dire gaiement.

Id. 26 juin 1915

Il m'est impossible de donner mon adresse, chacun sait par les journaux que certaines précautions sont prises pour que les mouvements de troupes ne se divulguent pas par lettre. Il suffit de savoir que je suis depuis dix jours en tranchée et que j'attends impatiemment le moment encore ignoré où j'irai au repos. Les mauvaises langues peuvent répéter que j'ai de la chance maintenant, je leur céderai volontiers la poussière, la saleté et la tranchée dont sommes affligés. Ce n'est pas à dire que la bonne humeur ne domine pas chez moi, mais la fatigue. Il faut savoir s'accommoder à tout et l'expression « être à la guerre » ou « à la guerre comme à la guerre » comme on dit, n'a jamais été plus exacte.

Exceptis excipiendis. Je ne veux pas causer des embusqués. Leur signalement a été affiché dans la tranchée pour que les poilus de la 13^{ème} puissent en retrouver quelques-uns à leur retour du front naturellement.

Dans les tranchées nous voyons de tout : des hommes, des mouches, des rats, des souris et jusqu'à des oiseaux, mais pas d'embusqués. Une consolation me reste cependant, en cherchant l'auteur de cet ingénieux signalement, on se procurerait peut-être un rare « avis » de ce genre-là.

Actuellement, je suis toujours figé entre ces deux murs de terre qui sont le parapet et le parados de ma tranchée. De temps à autre, les Boches nous fournissent une distraction : aéro, canonnade ou semblant d'attaque comme tout à l'heure. Il faut voir çà, les canons et les fusils n'ont pas cessé leur vacarme d'une demi-heure au moins. Les balles écornaient le sommet du parapet, j'en ai encore mon cou plein de terre, puis les oreilles assourdies par le bruit des projectiles claquant contre le sol ou éclatant près de nous. Et tout cela pour rien du tout, pour nous tromper, nous faire croire qu'ils allaient attaquer par là. Quels gens mal élevés que ces Allemands ! Quand la rafale a enfin cessé, j'ai pu regarder leurs tranchées avec mes jumelles.

Id. 8 juillet 1915

Je suis toujours dans ma forêt dont j'ai fait la description sommaire avec ses baraquements, sa chapelle, ses lavabos et son théâtre : les Folies romaines ! Les baraquements sont d'un curieux effet. Ce sont des bâtiments très longs pouvant abriter soixante hommes. On a peint les côtés en vert pour leur donner l'apparence de montées de lierre. On a coupé tous les petits arbres, ceux qui peuvent protéger de leur feuillage étendu le village contre la vue des

avons ennemis. Plusieurs même d'entre eux ont été laissés dans les baraquements et leur tronc fait un pilier solide auquel s'accrochent nos capotes et nos équipements. De chaque côté de la porte d'entrée se trouvent deux corbeilles de terre recouverte de mousse. Une propreté méticuleuse préside à tout cela. On a construit des bancs, des tables, des boîtes aux lettres et jusqu'à des poubelles. N'était la pensée de la guerre, la canonnade lointaine, l'absence de lits et la difficulté de se procurer quelques suppléments, on se croirait presque en villégiature. Bien des poilus y passeraient du reste leur fin de guerre, et moi le tout premier. Pour le moment, je ne sais trop quand nous quitterons le camp, mais cela ne tardera pas sans doute. On verra.

Je suis arrivé à dénicher un cycliste qui va de temps à autre « à la ville » et qui me rapporte des journaux, du chocolat, des conserves. J'ai même été obligé de faire venir quelques conserves en prévision d'un séjour plus éloigné de la ville.

Hôpital d'évacuation de Verdun, ? juillet 1915. Le sergent François ARNOLLET est évacué pour blessure au pied gauche par éclat d'obus.

Montélimar (Drôme), 25 juillet 1915.

J'en suis réduit à attendre. On vient de me dire que mon évacuation serait faite à Pont-de-Baret à une vingtaine de kilomètres d'ici, où je serai en attendant un autre gradé, chef de la nouvelle formation sanitaire fondée là-bas.

Naturellement, sans rien enlever aux droits, prérogatives et volontés du médecin qui sera chargé de nos soins. Si d'ici là, il pouvait survenir autre chose !

Pour en revenir à l'affaire du 12 juillet qui m'a conduit là, voici ce qui s'est passé :

Dans la soirée du 11, nos sapeurs font exploser entre les lignes une mine destinée à l'ennemi, mais celle-ci n'éclata malheureusement qu'à 3 ou 4 m. des tranchées allemandes, et avec une telle ampleur qu'elle provoqua également la destruction d'un dépôt d'explosifs voisin confié à la garde des chasseurs à pied et auquel on n'avait pas pensé. Résultat : vingt chasseurs sautent en l'air avec le dépôt, des Allemands sont tués par les mottes de terre détachées par l'explosion et dont plusieurs viennent également assommer des hommes jusque dans nos tranchées, et enfin on se trouve avec un entonnoir de 6 m. de profondeur, 15 m. de diamètre, à 3 ou 4 m. de la première ligne allemande et à

15m. environ de la nôtre.

Le général de division ordonne d'occuper l'entonnoir pour donner au Génie le temps d'aménager des boyaux de communications, sans quoi les Allemands s'empareront de l'entonnoir qui n'aura été créé que pour leur plus grand profit. Il y fait envoyer successivement des détachements du 328^{ème} d'infanterie, de la 16^{ème} compagnie, puis des 9^{ème} et 18^{ème} chasseurs à pied, qui n'y peuvent tenir. *(Il paraît qu'une compagnie du 18^{ème} chasseurs en était revenue décimée avec son capitaine tué).*

Le 12 juillet, à 2 h. du matin, le général qui veut en avoir le démenti, ordonne d'envoyer encore un détachement du 328^{ème} d'infanterie (régiment de réserve qui ne devait pas attaquer en principe, la section à engager comprend des hommes de 41 à 44 ans). L'ordre est formel et précise en outre que l'affaire devra rester « locale », et ne dégénérer à aucun prix en « attaque générale », ce qui explique qu'une seule section a été engagée à la fois alors qu'elle était manifestement insuffisante pour une telle opération.

On amène en deuxième ligne, la 3^{ème} section de la 13^{ème} compagnie (chef de section : adjudant VIE ; sergents : X... (Afrique, avec 3 barrettes et croix de guerre) et ARNOLLET ; caporaux : CHANTANT, VIRRIGLIO, MARCOZ et Y..., à laquelle on distribue des grenades. Puis on s'aperçoit que ce n'est pas à cette compagnie, mais à la 14^{ème} à marcher. On reprend les grenades qu'on remet à une section de la 14^{ème}. Mais la 14^{ème} section est commandée par un capitaine qui fait fonction par intérim de chef de bataillon, et qui ne veut pas que ses hommes aillent à l'attaque ... Sur son ordre, les grenades sont rendues à la 3^{ème} section de la 13^{ème}, qui monte en première ligne où l'on met baïonnette au canon. Deux menus incidents s'emplacent ici :

D'une part, le caporal-fourrier de la compagnie WERNERT, professeur au lycée Ampère de Lyon, intellectuel plutôt qu'antimilitariste, et dont on pouvait ne pas attendre la conduite superbe qui fut la sienne, demande à marcher avec la section d'attaque, malgré les observations du capitaine qui insiste pour le retenir, la place des fourriers n'étant pas là-bas, mais avec le capitaine. *(Il s'agit du capitaine HECQUET, 24 ans, Légion d'honneur et Croix de guerre rapportées de l'Argonne, excellent officier sachant payer de sa personne, mais ennemi des sacrifices inutiles, très aimé de ses sous-officiers et de ses hommes pour son aménité et son souci de leur épargner des peines et des sacrifices vains).* Le caporal-fourrier insiste de son côté, déclarant qu'il veut absolument voir une attaque ; le capitaine est obligé de le laisser aller.

D'autre part, au moment de sortir de la tranchée, le chef de section en tête, les

sergents s'apprêtant à prendre leur place réglementaire en serre-file chacun derrière sa demi-section, le sergent ARNOLLET entend derrière lui un assez mauvais soldat (qui a dès lors payé sa faute, étant revenu de l'affaire estropié pour la vie) déclarer que si les sous-officiers ne passent pas à l'avant, il ne marchera pas. Le sergent se retourne vers cet homme et sans discuter, lui dit : « Qu'à cela ne tienne ! Les sous-officiers marcheront en première ligne, soyez en sûr ! » et grimpe à l'échelle le premier, en tête de sa demi-section, à une certaine distance de l'adjudant et sur la même ligne que celui-ci. On franchit à la course les 15 m. de terrain bouleversé, criblé de trous de marmites, qui séparent notre tranchée de l'entonnoir dans lequel on trouve : quatre Allemands valides qui sautent d'un bond vers leur tranchée où ils vont donner l'alarme, un blessé allemand que ses camarades étaient vraisemblablement occupés à soigner et deux blessés à nous du détachement d'infanterie qui avait attaqué au commencement de la soirée, et qui s'adressant au sergent ARNOLLET, lui disent entre leurs gémissements : « Enfin, vous voilà, sergent !... ». Le sergent répond à ces malheureux qui hurlent dans ce trou depuis des heures, qu'il ne peut, hélas, rien faire pour eux, n'étant pas venu pour cela et ayant à faire une autre besogne. *(On a pu constater qu'en soignant leur camarade, les Allemands avaient également pansé nos deux blessés, au lieu de les achever. Les grenades et les bombes jaillies de part et d'autre se sont chargées de ce soin et ont sans doute aussi liquidé le compte du blessé ennemi).*

En effet, la position de nos hommes dans l'entonnoir ne tarde pas à devenir intenable sous la pluie de grenades et les bombes que leur lance l'ennemi. Nous l'arrosons de notre mieux de notre côté et mes hommes maintiennent, avec un courage qui ne défaille pas un instant, un tir au fusil continu sur la tranchée allemande, pour empêcher l'ennemi de sortir, ce qu'il n'eût pas manqué de faire, s'il se fût douté qu'on avait tenté pareille opération avec une simple section ... Et si l'ennemi fût sorti, nul des nôtres ne serait revenu dans nos lignes. Mais c'est un tir pour la forme, les Allemands étant solidement abrités derrière leur parapet.

Les blessés par grenades ou par bombes qui essaient de quitter l'entonnoir pour regagner nos tranchées, sont abattus par les balles ennemies dès que, cessant d'être protégés par la lèvre de l'entonnoir, ils arrivent en terrain découvert. Il y a là 15 m. à traverser sous un feu infernal ; les Allemands tirent à 20, 25 m. et ne manquent guère leur coup. Fort heureusement, ils n'ont pas installé de mitrailleuses pour balayer le terrain, car ce passage, même à plat

ventre, serait absolument impossible. L'adjudant VIE, le premier, est tué dès qu'il sort de l'entonnoir. Puis ce sera le tour du sergent DESEZE et des caporaux MARCOZ et Y... ainsi que du caporal-fourrier WERNERT. Avant de succomber le sergent DESEZE put se concerter avec son camarade ARNOLLET pour demander du renfort à la compagnie. On fait appel à un volontaire pour remplir cette mission si périlleuse, le sergent LAURENT, classe 14 un brave, se présente et part. Puis le sergent DESEZE meurt. Resté seul pour commander ce qui reste de la section, le sergent ARNOLLET est blessé à son tour par des éclats de bombe dans le dos et au talon, alors qu'un détachement de renfort de la 4^{ème} section arrive sous le commandement du sous-lieutenant LE DEUN qui est tué. Gêné par sa blessure au talon qui l'empêche de marcher, le sergent ARNOLLET passe le commandement à son camarade THIVOLLE, de la 4^{ème} section, venu avec le renfort, et se traîne à plat ventre jusqu'à notre ligne qu'il a le bonheur d'atteindre sans être touché par les balles allemandes. Moins heureux est le caporal-fourrier WERNERT, qui a combattu jusqu'au bout avec le plus grand héroïsme à côté du sergent ARNOLLET, et qui blessé est tué au moment précis où il atteint le parapet de notre tranchée.

Rentré dans nos lignes, le sergent ARNOLLET rend compte de la situation au capitaine HECQUET qui va voir lui-même, et revient ému aux larmes en déclarant qu'il n'était vraiment pas permis de faire tuer ses hommes de façon aussi stupide.

Des gradés de la 3^{ème} section, avec le sergent ARNOLLET seuls les caporaux de la 5^{ème} demi-section CHAUDANT et VIRRIGLIO sont revenus vivants de l'affaire, l'un intact (on se demande par quelle chance inouïe ...), l'autre grièvement blessé. Les renforts ont subi le sort de la 3^{ème} section. Nos sapeurs n'ont pu établir leur boyau de communication avec l'entonnoir, qui a été probablement occupé en fin de compte par les Allemands, lesquels ont dû y placer une mitrailleuse. Il sera dès lors malaisé de s'en emparer.

Citation à l'ordre de la division : « Dans la nuit du 11 au 12 juillet, dans un entonnoir de mines violemment assailli par les bombes ennemies, le sergent François ARNOLLET a entamé une riposte énergique donnant à tous l'exemple d'un sang-froid et d'un courage remarquable » (2^{ème} Corps d'Armée, 4^{ème} Division, ordre n°24, 328^{ème} R.I.).

Pont-de-Barret (Drôme), 26 juillet 1915

J'arrive sans terreur au terme de mon voyage de Montélimar à Pont-de-Barret. J'inaugure une nouvelle formation sanitaire, en attendant le sergent qui viendra prendre le bureau ici. Nous avons été très sympathiquement reçus par le médecin-major, le maire et les braves gens d'ici. Le maire qui est le père (sans vouloir faire un jeu de mots trop facile ...) du médecin-major, nous a fait l'honneur de la fabrique de soieries où nous sommes installés. Charmant petit coin que ce village qui semble au bout du monde, sous des rochers agrémentés de verdure, près d'un torrent à l'eau si claire. Sans valoir l'inégalable chez soi, on s'en accommoderait facilement pour la fin de la guerre.

Nous commençons donc à nous installer. La popote que j'ai goûtée tout à l'heure est excellente et très propre. On colle des écriteaux que l'on s'amuse à faire : défense de ..., bureau de ..., frappez avant d'entrer ..., etc. et toutes littératures de ce goût-là. On fait des projets. Bref, on passe le temps qui n'est pas trop long.

Et Anne, sœur Anne ne veut pas se décider à venir... «Si que des fois, le ministre il n'était pas d'avis ?... »

Id. 21 août 1915

Quelques aperçus sur mon logis et ma façon de vivre ici qui est tout ce qu'il y a de plus ordinaire et de plus banal. Pour orner notre chambre, le maréchal des logis d'artillerie et moi qui l'habitons, avons mis un petit verre avec des fleurs. Il y a aussi dans une désolante promiscuité : un encrier, du chocolat, du papier à lettres, une brosse à habits, un flacon d'alcool de menthe, des porte-plumes, des livres, une blague à tabac, du sucre cristallisé. Il y avait même jusqu'à des punaises qui ont eu l'amabilité de nous céder la place après l'emploi abusif que nous avons fait des liquides (sublimé et pétroles) et des gaz enflammés avec une lampe à soudeur. Il y a enfin derrière la porte deux drapeaux français croisés ainsi :

avec un petit floquet bleu, blanc, rouge, pris sur un des bouquets à nous offerts par les dames de Pont-de-Barret.

Voici un aperçu de ce que j'ai pu dépenser pendant les premiers jours à Pont-de-Barret :

1 pipe 2 fr.
 1 boîte de papier à lettres 2 fr
 1 paire de savates.....3 fr.
 1 tube dentifrice1 fr.
 1 képi7 fr
 2 livres à 1,50 l'un3 fr

18 fr

Ce qui, avec les menus achats tels que cigarettes, cartes postales, brosse à habits, bouteilles de bière, fait bien un total d'au moins de 20 fr .

Emploi du temps à l'H.A. 231 bis :

Matin 6 h ½....lever

7petit déjeuner (une semaine café au lait, une autre chocolat)

8visite du docteur, correspondance, lecture de journal

11déjeuner (potage, plat de viande, de légumes, dessert)

12café à volonté chez MM. les débitants.

Soir 14promenade, ou correspondance, ou lecture.

18dîner (id. qu'au déjeuner)

19 à 21 ..promenade ad voluntatem vulneratorum.

Inutile de dire qu'il en est de même de dimanche.

Aperçu personnel.

J'ai mon képi de sous-officier, ma tunique de sergent, des pantalons de velours, des savates de corde et étoffe, et la pipe à la bouche. Les pantalons que je suis obligé de mettre sans molletières me donnent pour le bas du corps avec les savates que j'ai aux pieds l'air d'un charpentier, tandis que mon képi penche plutôt vers le militaire. Il en résulte un costume arlequin ni militaire, ni civil, mais à l'heure actuelle, le képi n'est-il pas le seul témoignage que quelqu'un sert la patrie ? Quant à mon physique, je porte des lorgnons et la barbe. Celle-ci

est sans doute un peu longue sur les côtés, mais à qui la faute ? Tel le Christ de Megève, j'y suis contraint par l'absence d'un barbier potable en cette ville de Pont-de-Barret arrosée par le pauvre Roubion. Le seul barbier existant ici est les trois-quarts du temps ivre, ce qui est dangereux, et l'autre quart si sale et si brutal que je ne veux pas m'y frotter. Du reste, ne suis-je pas un Poilu ? ...

Proyard (Somme), 13 octobre 1916

De retour de permission, après un passage à Paris, j'ai erré ni plus ni guère à la recherche de mon régiment.